

Le jardinier qui voulait être roi

Programme de deux courts-métrages
de République tchèque



Sommaire

Générique, résumé.....	2
Autour du film	3
Le point de vue de Bernard Génin :	
<i>Deux contes moraux sur la liberté et sur la vie</i>	7
Déroulant.....	15
Analyse d'une séquence	21
Une image-ricochet.....	26
Promenades pédagogiques.....	27
Liens internet	31
Les enfants de cinéma	32

Ce Cahier de notes sur... *Le Jardinier qui voulait être roi* a été
réalisé par Bernard Génin.

Il est édité dans le cadre du dispositif *École et cinéma*
par l'association *Les enfants de cinéma*.

Avec le soutien du **Centre national du cinéma et de l'image
animée, ministère de la Culture et de la Communication,**
et la **Direction générale de l'enseignement scolaire,**
le **SCÉRÉN-CNDP, ministère de l'Éducation nationale.**

Le Jardinier qui voulait être roi

République tchèque – 2010 – 65 minutes.

Production : Maur Film et Česká Televize, Felix International, Krátký Film Praha, avec le Soutien du Státní Fond České Republiky pro Podporu a Rozvoj České Kinematografie.

Deux contes inspirés de *Fimfárum*, de Jan Werich (1960)

Générique et résumé

Le Petit Chapeau à plume de geai

O kloboučku s pérkem sojčím aneb Král měl syny

28 minutes

Scénario : Jiří Kubíček / **Réalisation** : Vlasta Pospíšilová / **Design** : Petr Poš / **Animation** : David Sukup, Lenka Křížová, Fáňa Váša / **Caméra** : Hubert Hesoun, Jaroslav Fišer, David Cysar / **Montage** : Bohdan Budárek / **Technicien du studio Hafan film** : Jan Balej / **Fabrication des marionnettes** : Milan Vinš / **Costumes** : Radka Balejová / **Figurines en latex** : Jaroslav Bezděk / **Décors et accessoires** : Jan Balej, Jiří Balej, Patricie Ortiz Martinez, František Šťastný, Tomáš Pokorný / **Musique composée par** : Karel Holas / **Direction musicale** : Karel Holas, Andrej Lažo.

Devenu âgé, un roi décide de donner sa couronne à l’un de ses fils. Il en a trois : Alphonsafond, Thomassif et Jean. Il fait surtout confiance aux deux premiers et leur confie une mission : retrouver le petit chapeau qu’il portait lorsqu’il était jeune prince et qu’il a oublié dans une auberge lointaine. Celui qui le lui rendra héritera de la couronne royale.

Alphonsafond s’élance sur un bolide de course. Thomassif sur une lourde pelleteuse. Tous deux échouent lamentablement. Finalement, c’est Jean qui, sur une simple mobylette qu’il a achetée avec ses économies, retrouve le chapeau et devient roi. Mais, après une période où il se grise de vitesse,

il éprouve la même nostalgie que son père : à quoi bon le pouvoir ? Quand son père décède en lui laissant son chapeau en héritage, Jean retrouve instantanément le goût de vivre… Le chapeau aurait-il des pouvoirs magiques ?

Générique et résumé

La Raison et la chance

Rozum a Štěšť

37 minutes

Scénario : Jiří Kubíček / **Réalisation** : David Sukup / **Design** : Patricie Ortiz Martinez / **Animation** : David Filcik, Pavel Pachta, Oldřich Bělský, Alfons Mensdorff-Pouilly, Jan Smrčka, David Lisy / **Caméra** : Hubert Hesoun, Zdeněk Pospíšil / **Montage** : Adela Spaljova / **Producteur** : Marcela a Milan Halouskovi, studio Anima / **Fabrication des marionnettes** : Milan Vinš / **Costumes** : Radka Balejová / **Figurines en latex** : Jaroslav Bezděk / **Décors et accessoires** : Jan Muller, Katarina Ťažárová, Helena Šimůnková, David Filcik, Milan Halousek, Pavel Hofta, Jan Ott, Pavel Kout, Eleonora Spezi, Zane Pěrkone. / **Musique composée par** : Vladimír Merta / **Enregistrement** : Adam Bezděk / **Direction musicale** : Vladimír Merta, Adam Bezděk.

Monsieur Raison et Monsieur Chance se croisent sur un pont très étroit. Ils se disputent le passage un bon moment. Finalement, Monsieur Raison cède, mais il affirme que sans raison, nul ne peut vivre. Monsieur Chance lui lance un défi : changer la vie d’un brave éleveur de cochons nommé Louison, qui aimerait sortir de sa condition de paysan. La raison s’installe dans le cerveau du garçon qui ambitionne aussitôt de devenir jardinier du roi. Sera-t-elle suffisante à le mener jusqu’au trône, que le monarque a promis à quiconque guérirait sa fille de son mutisme total ? Nous verrons que la raison a parfois besoin d’un petit coup de main de la chance… Et que *« malchance et déraison sont d’inséparables compagnons. »*

Deux films

Les deux nouvelles adaptées dans *Jardinier qui voulait être roi* sont issues d’un livre très connu en République tchèque, *Fimfárum*. L’auteur, Jan Werich (1905-1980) est un monstre sacré de la culture de ce pays. Aimé du grand public, à la fois écrivain, acteur et homme de théâtre dès les années 1920, il fut, avec Jiří Voskovec, le créateur de la célèbre troupe d’avant garde Osvobozené Divadlo (*Le Théâtre libéré*). Le mouvement dada, précurseur du surréalisme, eut sur eux une forte influence. Werich joua la comédie dans de nombreux films avant et après guerre (dont *Un jour, un chat*, de Vojtěch Jasný, en 1963 ; *La Vingt-cinquième heure*, de Henri Verneuil, en 1966). Il commenta les événements politiques durant les années 1960, période où il commença à écrire pour les enfants. Toute une génération connait sa voix pour l’avoir entendu dire ses contes à la radio, sur disque ou sur cassette. Il fut également le narrateur de plusieurs films du plus célèbre marionnettiste tchèque, Jiří Trnka (dont *Le Brave Soldat Chveik*, 1955).

Dans *Fimfárum* (composé d’une vingtaine d’histoires différentes), il s’adresse aussi bien aux adultes qu’aux enfants. *Le Jardinier qui voulait être roi* est la troisième adaptation d’extraits de ce célèbre recueil. En République tchèque, le film s’intitulait *Fimfárum. Do třetice, všeho dobruho*, (qu’on pourrait traduire par *Fimfárum, La troisième fois tout va bien*) et il comportait trois courts métrages. Le programme français n’en a conservé que deux : *Le Petit Chapeau à plume de geai*, réalisé par Vlasta Pospíšilová et *La Raison et la chance*, par David Sukup.

Autour du film



D.R.

La sortie en France

C’est en avril 2011, au cours d’une visite des studios de Prague, qu’un producteur français, Christian Pfohl de *Lardux*, a découvert ces films. Il a aussitôt contacté la société de distribution *Cinéma Public Films*. La première bonne idée a été de faire dire le commentaire par un excellent comédien à la voix chaleureuse, André Wilms. Puis de mettre en place un vrai



atteint les 90 000 entrées. Sa carrière se poursuit aujourd'hui grâce à *École et cinéma*.

Les réalisateurs

C'est au début des années 2000 que deux cinéastes, Vlasta Pospíšilová et Aurel Klimt, décident de donner vie aux truculents personnages de Jan Werich. Ils ont à cœur d'être fidèles à l'atmosphère si particulière des contes, à leur décor (les petits villages de la campagne tchèque), à leur époque (un passé fantaisiste où l'on croise des rois, des seigneurs, des paysans, des forgerons mais aussi des diables et des elfes, le tout avec des accessoires du monde moderne). La première série de cinq contes est un succès. Un deuxième *Fimfárum* sort en 2006, signé par quatre réalisateurs différents.

En 2012, pour *Fimfárum 3*, c'est Vlasta Pospíšilová qui signe le premier sketch, *Le Petit Chapeau à la plume de geni*. Grande dame de l'animation de marionnettes, elle a travaillé avec les plus grands artistes tchèques : Jan Svankmajer (*Les Possibilités du dialogue*, grand Prix d'Annecy 1983, *Jabberwocky*, 1971) ; mais aussi Jiří Bartá (*Krysar, le joueur de flute*, 1985) et Bretislav Pojar (*Danger pleine lune*, 1992)

La Raison et la chance est signé par David Sukup, qui fut animateur sur de nombreux courts métrages et travailla sur les effets spéciaux du film *Le Parfum* en 2006.

L'animation de marionnettes, une tradition tchèque

Dès l'invention du cinéma, on a animé (bien avant les dessins) des objets et des figurines. Émile Cohl, l'auteur du premier dessin animé français (*Fantasmagorie* en 1908), anime des poupées dès 1910 dans *Le Tout petit Faust*. En Russie, un entomologiste se découvre une vocation de cinéaste après avoir animé des insectes en 1909. C'est Ladislav Starevitch, qui s'installe en France après la révolution bolchévique et signe un superbe long métrage (*Le Roman de Renard*, 1930).

Mais celui qui donna ses lettres de noblesse au genre est un Tchèque, Jiří Trnka (1912-1969). Grâce à lui, l'animation de marionnettes fait son entrée internationale à Cannes en 1946, avec *Les Petits Animaux et les brigands*, qui reçoit un Grand Prix. Peintre, graphiste, illustrateur surdoué de livres pour enfants,



D. R.

puis auteur de dessins animés, Trnka va dominer toute une époque fondatrice de l'école tchèque (les années 50), portant au sublime l'animation de figurines articulées. Dans *L'Année tchèque* (1947), il s'avère profondément attaché à ses racines populaires, évoquant avec truculence les traditions des campagnes de Bohême. Entre ses mains, les poupées de bois rustiques, revêtues d'étoffes précieuses, prennent soudain une grâce délicieuse, comme pour lutter contre la grisaille du régime politique imposé à son pays. Trnka était capable de leur faire exprimer toute la gamme des sentiments, voire de concurrencer les meilleurs comédiens. Il puisait son inspiration dans les contes de fée, les mythes (*Le Prince Bayaya*, 1950 ;



D. R.

Notes sur l'auteur

D'abord professeur de dessin, puis graphiste dans la publicité, le dessin de presse et le cinéma d'animation, Bernard Génin devient journaliste en 1979 pour la rubrique « Cinéma de l'hebdomadaire » dans Télérama, qu'il quitte en 2004. Il enseigne aujourd'hui l'histoire du cinéma d'animation à la section Supinfograph de l'ESRA (École supérieure de réalisations audiovisuelles).

Il est l'auteur de deux livres : *Le Cinéma d'animation*, aux Éditions des Cahiers du cinéma (2004) et, en collaboration avec Pierre Courtet-Cohl, *Emile Cohl, l'inventeur du dessin animé*, aux Éditions Omniscience.

Vieilles légendes tchèques, 1952) ou chez Shakespeare (*Le Songe d'une nuit d'été*, 1961). Pour lui la marionnette était l'incarnation du comique, du tragique et du poétique.

Il maîtrisait parfaitement le langage cinématographique (ellipse, montage, son) et atteignait à un large éventail d'intonations et d'émotions, en fonction des différents genres qu'il abordait. Sa poésie prenait sa source dans sa relation harmonieuse à la vie. Il avait l'exigence, l'invention et la patience des vrais artisans. Pour animer image par image la cape flottant au vent d'un chevalier, il glissait sous le tissu de fines plaques de plomb modelable à volonté (voir Pistes pédagogiques). Semblable à ses personnages, ce bon géant moustachu irradiait le calme, la paix et la noblesse.

Il meurt en 1969. Dans son dernier film, *La Main* (Prix spécial d'Annecy en 1965) on voit un petit potier persécuté par une main géante, qui l'oblige à façonner des icônes à son effigie (voir L'image ricochet). Trnka meurt en 1969, un an après l'invasion de son pays par les chars russes, nous quittant sur cette superbe méditation sur la liberté de créer contre tous les pouvoirs.

travail avec le jeune public. Une exposition pédagogique sur les techniques de l'animation de marionnettes, conçue avec le distributeur tchèque Martin Vandas, a accompagné le film, sorti sur plus de soixante copies à travers la France. Et ce fut un vrai succès, puisque *Le Jardinier qui voulait être roi* a presque



Deux contes moraux sur la liberté et le sens de la vie

par Bernard Génin

D'abord une évidence : le plaisir que prend le spectateur, quel que soit son âge, à la vision de ces deux courts métrages d'animation. Ils sont drôles, originaux, vivement menés, sans le moindre temps mort. Les auteurs réussissent la prouesse, moins courante qu'on ne le croit, de divertir tout en abordant des thèmes sérieux, *a priori* pour adultes, mais qu'ils mettent à la portée du jeune public. On peut parler de « contes moraux », pleins de sagesse, comme chez La Fontaine, le deuxième sketch (*La Raison et la chance*), proche des controverses à la Diderot, abordant de façon presque ludique des notions ouvertement philosophiques avec confrontation de personnages défendant leurs points de vue.

Instruire en distrayant

On se divertit grâce à la verve du conteur (excellent doublage par le comédien André Wilms !) et à l'originalité du traitement (des marionnettes aux trognes pittoresques animées de façon artisanale dans un contexte fantaisiste où les références médiévales se mêlent au contexte contemporain). Et on réfléchit grâce aux questions qui sont posées par le commentaire ou par les personnages eux mêmes.



La richesse du programme tient évidemment à la personnalité de l'auteur des deux contes, Jan Werich. On a vu (voir *Autour du film*) qu'il était un artiste courageux. Né en 1905, il a connu la première république tchécoslovaque (1918 – 1939). Il a quarante trois ans en 1948, quand les communistes prennent le pouvoir et instaurent un régime de terreur. Il connaît tous les abus auxquels peut mener le pouvoir absolu et il n'hésitera jamais à utiliser son art pour dénoncer l'intolérance et la censure. Rien d'étonnant à ce que ses contes (et ces deux-là en particulier) mettent en scène un roi. On pourra aborder en classe les thèmes de la monarchie absolue et des monarchies parlementaires actuelles (Royaume-Uni etc.).

Etre un bon roi.

Première remarque : les deux monarques qui nous sont montrés sont mal dans leur peau. Apparemment, fortune et pleins pouvoirs ne rendent pas heureux. Un roi peut s'en-nuyer, ou souffrir d'être mal entouré. Celui du *Petit chapeau à plume de geai* quitte son trône de son plein gré quand il se rend

compte qu'il est en train de « passer à côté de la vraie vie ». Celui de *La Raison et la chance*, coupable d'être resté aveugle face à la fourberie de son premier ministre, sera destitué par sa propre fille et obligé de tenir ses engagements. Ce qui lui permettra de découvrir un plaisir qu'il ignorait : l'art d'être grand-père. Pour mieux mettre ces rois en question, l'auteur supprime un personnage qui aurait pu être consolateur : celui de la reine. Tous deux sont veufs. On voit aux murs de leurs châteaux le portrait des disparues (le deuxième retraçant en une suite de tableaux comme une bande dessinée qui évoque un accident de chasse).

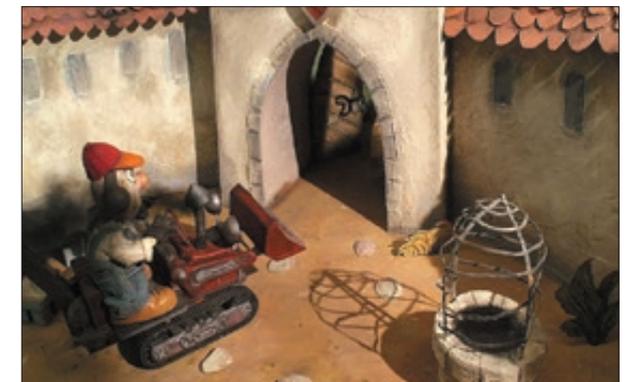
Dans *Le Petit chapeau à plume de geai*, le roi se désole à sa fenêtre, le regard tourné vers l'ailleurs (dont l'immensité est symbolisée par la présence d'un ballon dans les airs). Quand il se tourne vers ses deux fils préférés, il essuie une larme. En une longue tirade, il va raconter ses rêves de jeunesse et donner la raison de son spleen. Il a perdu son chapeau à plume un jour où, jeune prince, il s'était aventuré dans « les terres lointaines ». La tirade est très belle : « *Ce jour là, je voulais voir ce qu'il y avait derrière la forêt ; ce qu'il y avait derrière la montagne qui se trouvait derrière la forêt ; ce qu'il y avait derrière la mer qui se trouvait derrière la montagne ; ce qu'il y avait derrière le désert qui se trouvait derrière la mer. Aujourd'hui, je sais ce qu'il y a au delà de toutes les mers, de toutes les montagnes, de toutes les forêts et je suis triste de le savoir.* » Il conclut : « *Si j'avais à nouveau mon chapeau avec sa plume de geai, peut être que j'oublierais ; peut être que je retrouverais ma curiosité* ». Ce sentiment s'apparente à ce que Mallarmé a si bien décrit dans un seul vers (« *La chair est triste hélas, et j'ai lu tous les livres.* ») : le roi a besoin de renouveau. Et il va trouver le courage de changer de vie. On fera une dernière citation, d'un auteur très sérieux (Jean-Paul Sartre) qui disait : « *Il est toujours temps de faire quelque chose de ce que les autres ont voulu faire de nous.* » C'est un peu la morale du premier sketch. L'homme n'est pas forcément victime de la fatalité. Il est responsable de ses actes. Le roi prend donc une décision capitale : il renonce au pouvoir. Son fils Jean, après lui avoir succédé, fera de même quand il s'apercevra qu'il fait fausse route à son tour. Louison lui aussi, dans le deuxième conte, décide de changer de vie quand la raison entre dans

son esprit. Il abandonne ses cochons et ambitionne de devenir jardinier, puis roi. Même réflexe chez le vieux jardinier qui, dès qu'il a formé Louison, abandonne son poste et fait ce dont il rêvait depuis longtemps : écrire ses mémoires (le scénario se permet alors un petit aparté comico-tragique : la reconversion du jardinier ne lui réussit pas : un essaim de guêpes le fait passer de vie à trépas. Mais la faute en revient à la folie meurtrière des hommes qui ont excité l'appétit des insectes en exhibant des têtes ensanglantées sur le portique du château).

Eloge de la lenteur

C'est donc un des thèmes principaux du premier conte : la « re-naissance ». On peut y ajouter l'épicurisme, l'envie de vivre heureux. Le film montre qu'il importe de ne pas passer à côté de la beauté du monde. Et, malgré son tempo sans faille, il fait quasiment l'éloge de la lenteur. Dès le début, le simple nom du premier fils (Alphonsafond) évoque la vitesse (en anglais : « *speed* », qu'on peut lire en toutes lettres sur son tee shirt). On le voit organiser des courses de voitures miniatures sur un circuit d'enfant. Et quand son père l'envoie quérir son petit chapeau, il prend la route sur un bolide qui part « *sur les chapeaux de roue* ». Le deuxième fils, Thomassif, comme son nom l'indique, est un lourdaud qui passe son temps à faire du sport. Son véhicule, aussi peu léger que lui, écrase tout sur son passage et dégage une fumée noire qui pollue la nature. Heureusement, la rencontre d'une paysanne qui le sort des marécages où il s'était enlisé, lui fera changer de vie.

Jean lui, est l'oublié, le modeste. Pour justifier sa situation, le commentaire s'autorise une affirmation gratuite : « *Il est curieux de constater que ceux qui s'appellent Jean sont rarement pris au sérieux, même si un jour, ils finissent par se faire respecter* ». On peut comparer Jean à la Cendrillon du conte de Charles Perrault. À lui les corvées, le cirage des bottes de ses frères. Il s'exécute sans renâcler, le sourire aux lèvres. On verra qu'il est en fait le plus sage. Chez La Fontaine, il serait fourmi plutôt que cigale. Il travaille, économise, remplit sa tirelire d'enfant et, quand le roi l'appelle au secours après l'échec de ses deux autres fils, il s'achète une simple mobylette. Rien à voir avec les prétentieux bolides aux noms ronflants d'Alphonsafond et



Thomassif (une « *Bugasserati à vingt-quatre cylindres à compression* » pour le premier ; un « *Bulldozer à chenille combiné à une pelleuse* » pour le second).

Jean réussit là où ses deux frères ont échoué : il retrouve le chapeau à plume de geai de son père. Nouveau message du film : on peut plier le destin à sa volonté grâce au travail, à l'obstination (ou... à un zeste de chance, mais ce sera l'objet du deuxième conte).

Cependant, à peine élu roi, Jean fait la même erreur qu'Alphonsafond : il s'adonne aux sports de vitesse sur motos et en voitures... Les récompenses s'accumulent mais Jean se retrouve un jour aussi désemparé que son père. C'est l'heure de sa prise de conscience : « À quoi ressemble le monde ? Comment sont les gens ? J'ai tant et tant foncé que pour moi le monde n'était qu'un trait, j'ai traversé cette vie si vite. » La contemplation des paysages de son pays, les envols de papillons sur champs en fleurs lui ouvrent les yeux. Et le petit chapeau à plume de geai dont il hérite à la mort de son père achève sa métamorphose. À l'inverse du *Candide* de Voltaire, dont il a la naïveté (mais qui découvrait un monde en plein chaos), c'est la beauté de la nature qui le fait réagir. La leçon qu'il en tire est la même que celle du conte de Voltaire : une vie modeste est plus enviable qu'une vie de roi. Jean finit par se marier et il transmet les secrets du chapeau à plume à ses trois enfants. Il pourrait conclure son aventure de la même façon que *Candide* : « *Cultivons notre jardin !* »

Censure et abus de pouvoir

Le deuxième conte est aussi truculent que le premier, mais dans des tonalités beaucoup plus sombres ! La question qu'il pose est simple : être raisonnable suffit-il pour réussir sa vie ? Parallèlement, le film aborde d'autres thèmes dramatiques (l'abus de pouvoir, la trahison, la peine de mort). Dès la première scène, on guillotine un homme ! Sa tête tombe dans un panier et on l'exhibe en public. Nous sommes en pleine terreur. Un mouvement de caméra nous emmène vers un pont de bois où se chamaillent deux personnages que tout oppose.



Monsieur Raison, petit costume gris, attaché-case à la main, évoque les fonctionnaires méthodiques et sans humour que la Tchécoslovaquie a bien connu sous la botte soviétique. Monsieur Chance porte un costume plus frivole : tresses de cheveux longs, chemise à fleurs de hippy, lunettes roses... Pour le premier, tout est mesurable, tout est logique, on peut mettre le monde en équation. D'ailleurs il consulte sans cesse les logiciels de son ordinateur. Monsieur Chance fait plus confiance au hasard, il flâne, prend les chemins détournés et se déplace entouré d'un halo d'arabesques multicolores avec petits cœurs évoquant le « peace and love » des soixante-huitards...

Faisant suite à la décapitation d'un condamné, leur querelle pour décider lequel des deux est le plus important fait que la fantaisie reprend un peu le dessus : on assiste à l'entrée de la raison dans le cerveau du paysan, au bain de Louison devant son père, à ses prouesses de jardinier surdoué... Mais la tonalité redevient noire dès qu'on entre dans le château : le ministre de l'intérieur descend dans les sous-sols pour retrouver le chef des archers et sa bande de conspirateurs. On pénètre dans une cave obscure ; la voix off nous présente les « méchants » de l'histoire par une petite leçon de vocabulaire (« *Camaria* » : mot d'origine espagnole qui désigne tous ces gens qui tournent autour des dirigeants, acquiescent à tout ce qu'ils disent mais n'en pensent pas moins et ainsi prennent dans l'ombre la direction des affaires et ménagent leurs propres intérêts. ». On l'a compris : il y a quelque chose de corrompu dans ce royaume-là. La censure a été suggérée lors des funérailles du jardinier quand le ministre de l'intérieur rabat la voilette de Zaza parce qu'elle regarde amoureusement Louison. On a vu que le château contient des portes dérobées, des recoins inquiétants, des judas dissimulés dans les yeux des tableaux afin de voir sans être vu. Et on apprend que les décapités de la première scène l'ont été sur ordre royal pour avoir échoué à guérir la princesse Zaza de son mutisme !

Burlesque et tragique

Commence alors une scène qui, après l'exécution du début, est une des plus dures du film : on voit Louison étendu sur une table de torture, puis enfermé dans un sarcophage





tapissé de pointes acérées avant qu'on lui fasse avaler de force un liquide empoisonné. Devenu une sorte de zombie, il signe tout ce qu'on lui présente (Voir *L'image ricochet*). L'auteur fait ici explicitement référence au passé de la Tchécoslovaquie, au temps où elle était un pays satellite de l'URSS. Le début des années cinquante a été marqué par de nombreux procès contre de hauts dignitaires du Parti communiste (les « Procès de Prague »), au terme desquels quatorze accusés, soumis à des interrogatoires par la police secrète, signeront de faux aveux et seront pour la plupart exécutés. Ces événements ont été retracés dans un film célèbre de Costa Gavras avec Yves Montand, d'après le livre d'Arthur London : *L'Aveu* (1970).

Toute la fin du conte ne cessera de jongler entre tragique et burlesque : Monsieur Raison s'est absenté pour aller aux toilettes et tout se dérègle. Louison se bat en duel avec le roi armé d'une fourchette. Le roi fait un malaise (et le ministre sort un défibrillateur !). Louison se retrouve la tête sur le billot, à quelques secondes d'être à son tour décapité... mais Monsieur Chance reprend le pouvoir. La hache du bourreau s'envole, retombe sur le ministre de l'intérieur qui est carrément coupé en deux. Mais la bouffonnerie domine : le plan est aussi rapide qu'un gag de cartoon hollywoodien signé Tex Avery ou Chuck Jones. Et tout finit par une folle poursuite comme au temps du muet, qui aboutit à la conclusion en forme de happy end : un nouveau couple royal – raisonnable cette fois – prend la tête du royaume... grâce à l'intervention in extremis de Monsieur Chance !

Une image toujours en mouvement

Voyons maintenant comment les auteurs ont pu captiver le spectateur tout au long de ces deux récits. D'abord, ils ont multiplié les techniques. À plusieurs reprises, on passe de l'animation de marionnettes à l'extrait de documentaires en prises de vues réelle (les courses de motos et de voitures en couleurs sépia), ou aux planches de bande dessinée animées comme des dessins d'enfants (pour expliquer le décret du roi sur la guérison de la princesse Zaza, ou visualiser le récit de Louison sur le menuisier et le tailleur). Même vitalité sur l'écran de l'ordinateur de Monsieur Raison quand Louison se

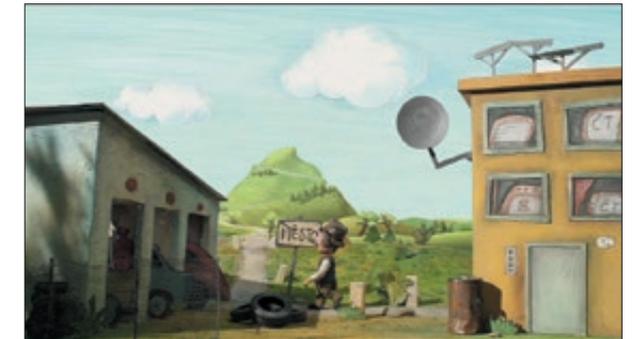
demande comment concevoir les jardins, ou comment s'habiller pour rendre visite à Zaza. La moindre anecdote relatée par le commentaire est illustrée par une image toujours en mouvement. Avec parfois de brusques accélérés : l'ordinateur qui sort de la mallette de Monsieur Raison se déploie en quelques secondes, tout comme le jardin réorganisé par Louison en deux temps trois mouvements...

Jouer avec le temps

Les contes commencent souvent par « *Il était une fois* », ou « *En ce temps là* ». Les travers humains dénoncés ici étant universels, l'auteur n'a pas recherché l'exactitude historique. Au contraire, il a volontairement mélangé passé et présent. L'ambiance est médiévale (rois, châteaux, heaumes.) mais les accessoires viennent d'époques différentes. La guillotine évoque la révolution française ; la machine à écrire, le XX^e siècle ; et une foule de détails sont contemporains (voitures, ordinateur, téléviseurs, antennes paraboliques). Voilà pour l'époque. Mais le mot « temps » s'emploie aussi pour désigner



la durée. Au cinéma, le temps est malléable. On peut le compresser, l'arrêter, ralentir ou accélérer l'action. Ainsi, l'image se fige à chaque coup de foudre amoureux (Jean devant la belle aubergiste qu'il va épouser ; Louison quand il découvre Zaza). Dans le souci d'aller à l'essentiel, un cinéaste peut passer d'une séquence à une autre sans montrer ce qui s'est déroulé « entre-temps ». Bonne occasion pour expliquer aux élèves ce qu'est une « ellipse temporelle ». Exemple dans le premier sketch avec la fin du périple de Thomassif. Dépanné



Déroutant



par une paysanne qui le trouve juché sur sa bulledo-pelleteuse, il entre avec elle dans sa maison. On voit alors au dessus de la porte l'image de deux oiseaux amoureux qui roucoulent. Instantanément, Thomassif sort, devenu papa, poussant un bébé dans un landau. L'histoire d'amour avec la paysanne est entièrement éludée. Même accélération à la fin du sketch

le laquais entre pour changer les fleurs du vase, elle grimace ou sourit selon qu'il lui marche dessus ou non. Plus drôle, ce plan très discret lorsque Louison quitte sa ferme et abandonne ses porcs dans leur enclos. On voit furtivement un petit cochon aux yeux tristes agiter une pancarte sur laquelle il a dessiné un petit cœur pour lui dire adieu.

lorsque Jean à son tour devient papa de trois enfants... en quelques secondes ! Le tour du monde du roi est suggéré par l'apparition très rapide sur un mur d'une suite de cartes postales montrant la tour Eiffel, les pyramides d'Égypte ou la statue de la liberté. Même chose pour les trophées remportés par Jean : des drapeaux se plantent un peu partout sur une carte du monde... Sans oublier la scène amoureuse entre Louison et Zaza suggérée en un seul plan par un bas qui est passé d'une jambe à l'autre. Autre façon de faire sentir le temps qui passe : le ministre de l'intérieur épiant à la porte de la pièce où sont entrés Zaza et Louison. On voit une toile d'araignée se former à l'accélééré, et une femme de ménage la déloger d'un coup de balais. À chaque fois, les auteurs donnent un coup de pouce à l'action pour revenir à l'essentiel.

Dernier détail important qui participe au plaisir que procure la vision de ces deux films : une gentillesse jamais mièvre, toujours teintée de drôlerie, voire de mélancolie. Elle affleure à plusieurs reprises, par des clins d'œil amusants, comme cette peau de bête sur le sol de la chambre du roi. Chaque fois que

1 – (0.00.00) Le générique, en lettres blanches sur fond noir, est animé par un petit écureuil sautillant qui pousse les cartons des textes. Le titre du programme apparaît en lettres multicolores.

2 – (0.00.50) Travelling avant sur une petite ville surmontée d'un château et sillonnée de voitures. Dans le ciel plane un ballon dirigeable. On entre par une fenêtre du château. Apparition du titre de l'épisode.

3 – (0.00.52) Dans une pièce, vu de dos, Alphonsafond, un des fils du roi, joue avec un circuit de voitures miniatures en actionnant une télécommande. On distingue au mur une affiche anglaise : Motorcycle repair. Deux petites voitures du circuit se télescopent.

4 – (0.01.07) Jean, un autre fils du roi, entre dans la pièce et ramasse la voiture rouge. Par geste, il demande à son frère s'il peut jouer. C'est non. Alphonsafond lui tend ses bottes à décrotter en lui indiquant la sortie.

5 – (0.01.32) Gros plan sur Thomassif, le troisième fils qui, couché sur la table d'une salle de sports, fait des tractions avec des haltères. Jean entre, soupèse un haltère, mais son frère le repousse en lui donnant une paire de sabots à nettoyer.

6 – (0.02.14) Travelling arrière sur une armoire accrochée au mur du salon du roi. On voit également le portrait de la reine. Le roi, à la fenêtre, essuie une larme, et appuie sur une sonnette. Un laquais entre. On voit le ballon dirigeable par la fenêtre. Le commentaire présentant les personnages en voix off commence.

7 – (0.02.48) Jean cire les bottes de son frère en sifflant. Thomassif et Alphonsafond passent devant lui, entrent chez leur père et ferment la porte au nez de Jean, qui retourne travailler.

8 – (0.03.12) Le roi parle à ses deux fils préférés. Flashback sur sa jeunesse : il raconte comment il perdit son fameux chapeau à plume. On le voit jeune prince entrer dans une auberge. Il sort boire sa bière, un paysan le prend en photo. Il explique à quel point il est aujourd'hui désabusé...

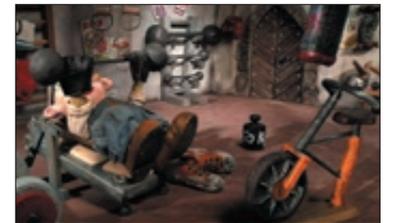
9 – (0.04.54) Retour au présent : le roi annonce qu'il abdiquera pour celui qui lui rapportera son chapeau à plume de geai. Les deux fils sortent en hâte.



Séquence 2



Séquence 4



Séquence 5



Séquence 6



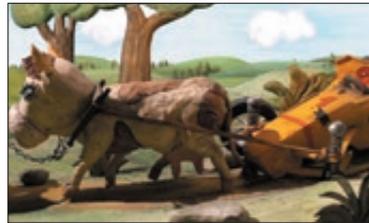
Séquence 7



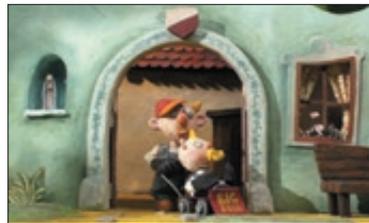
Séquence 6



Séquence 11



Séquence 12



Séquence 13



Séquence 14



Séquence 15



Séquence 16

10 – (0.05.16) De son balcon, le roi voit Alphonsafond démarrer sur son bolide. Il agite un mouchoir. Même scène avec Thomassif qui part sur un « bulldozer – pelle-teuse ». Jean referme la porte du château, aidé d'un laquais.

11 – (0.06.29) Le roi est sans nouvelles. Le laquais change les fleurs du vase de son salon. Jean ramasse la vieille ferraille du château et la vend à une déchetterie. Il récupère les bouteilles vides et les revend. Tandis que le roi tourne en rond, Jean travaille comme bagagiste à la gare.

12 – (0.08.26) Jean joue aux échecs avec le roi. Enfin arrivent des nouvelles des deux frères : une lettre et un colis. La lettre d'Alphonsafond s'anime. On assiste à son périple. Perdu sur des routes mauvaises, il a un accident. C'est une vache tenue en laisse qui remorque sa voiture.

13 – (0.09.47) Le roi ouvre le colis de Thomassif, en sort une bobine de pellicule. Jean installe un écran, le roi sort un projecteur. Ils visionnent le film. On voit la pelle-teuse emboutir une voiture, déraciner des arbres, s'enliser dans des marécages. Une paysanne libère Thomassif, juché sur sa machine et elle le ramène sur un chariot. Elle entre chez elle. Au dessus de sa porte, une enseigne avec deux oiseaux amoureux. Thomassif sort avec un bambin suçant une tétine.

14 – (0.12.14) Le roi est désolé. Jean, qui a cassé sa tirelire, apparaît sur la mobylette qu'il vient d'acheter. Il klaxonne dans la cour, salue le roi, qui lui donne de l'argent et il part à la recherche du petit chapeau...

15 – (0.13.47) Il slalome sur les chemins boueux, double des voitures, passe devant les restes de la pelle-teuse de son frère, arrive à l'auberge de la Jeunesse perdue. Il entre, voit le couple de patrons. Accroché au mur : le fameux chapeau. Et la photo du roi du temps où il était jeune. Le patron lui donne le chapeau et rebaptise l'auberge « La jeunesse retrouvée ». Il prend en photo Jean qui se coiffe du chapeau et repart, salué par les aubergistes.

16 – (0.16.21) Le roi joue seul aux échecs. Il entend la mobylette de Jean, va au balcon, mais c'est dans sa chambre que Jean entre sur sa mobylette. Le roi étreint son fils, coiffe le chapeau et va à la fenêtre annoncer au peuple l'élection d'un nouveau roi. Il installe Jean sur son trône, lui donne sa couronne, et part dans la nature en tenue de campagne. On voit apparaître sur un mur les cartes postales qu'il envoie à Jean.



Séquence 17



Séquence 19



Séquence 21



Séquence 22



Séquence 24



Séquence 25

17 – (0.17.56) Apparition d'une suite d'images réelles, couleur sépia, qui racontent la nouvelle vie de Jean : il se lance dans des courses de moto, gagne toutes les compétitions. Les trophées s'accumulent. Jean se lance alors dans la course automobile, devient champion du monde de toutes les courses, en toutes catégories...

18 – (0.19.28) Jean vieillit, il sent le temps le rattraper. Un jour, sur une côte, il stoppe pour éviter un hérisson. Il rentre à pieds...

19 – (0.20.06) Il arrive de nuit au château, apprend que son père est mort. Il a laissé un carton, dans lequel Jean trouve le chapeau à plume de geai. Il le coiffe. Flash back : Jean revoit sa vie passée.

20 – (0.21.12) Il sort en civil, coiffé du chapeau, marche dans la nature, s'émerveille des fruits et des champs en fleurs.

21 – (0.21.49) Arrivé à « L'auberge de la jeunesse retrouvée », il voit les photos au mur. Il s'installe et commande des bières qui lui font voir la jeune serveuse comme un déesse.

22 – (0.23.15 à 0.23.30) Il l'épouse. Il a trois fils, qu'on voit tous coiffés de petits chapeaux à plume. La plume de geai apparaît sur l'armoire du royaume tandis qu'on entend un joyeux « Hourrah ! »

23 – (0.23.30 à 0.23.36) Noir

24 – (0.23.36) Travelling avec mouvement tournant vers un château aux tourelles bleues. Dans la cour, un prêtre assiste un condamné poussé par deux gardes armés de lances. L'homme monte à l'échafaud, on entend tomber la lame, deux huissiers en noir se signent. La tête est mise dans un panier transporté par les gardes qui passent devant le jardinier et le roi endormi sur un banc. Ils lancent la tête sur un pic à côté duquel on voit d'autres têtes sanglantes. Au loin : un gibet et un cimetière.

25 – (0.24.32) Sur un pont s'affrontent deux hommes, l'un tout de gris vêtu, l'autre en hippy, portant cheveux longs, guitare et lunettes roses. Aucun des deux ne veut céder le passage. Le petit homme gris tend sa carte et se présente comme « Monsieur Raison ». L'autre manipule la carte comme un magicien et annonce qu'il est « Monsieur Chance ». Monsieur Raison cède et recule sur la berge. Monsieur Chance traverse, puis revient sur ses pas.



Séquence 27



Séquence 28



Séquence 30



Séquence 31



Séquence 32



Séquence 33

26 – (0.26.13) Passe un garçon mal vêtu menant un troupeau de cochons couverts de boue. Monsieur Chance défie Monsieur Raison de prouver son utilité.

27 – (0.27.09) Monsieur Raison entre dans l'esprit du garçon. Il se retrouve dans une pièce sombre, éclaire les murs de sa lampe, trouve un interrupteur, allume. Il ouvre un tiroir marqué « Raison » où il découvre une araignée noire apeurée. De sa mallette, il sort une table portable, un ordinateur, avec clavier et écran, puis un siège. Il va se brancher dans un petit placard avec compteur électrique, qui indique « Intelligence » et il commence à taper pour gérer les actes du garçon.

28 – (0.28.45) Le jeune homme conduit ses cochons dans un enclos, puis va se laver nu dans une auge. Il annonce à son vieux père qu'il veut être jardinier du roi. Le père proteste, se fâche et le chasse.

29 – (0.30.20) Travelling montant vers le ciel, puis descendant sur les têtes plantées au château. Le garçon propose ses services au jardinier du roi, qui accepte. Monsieur Raison lance le logiciel « Géométrie ».

30 – (0.30.52) Le garçon abat des arbres, tond la pelouse, balaye, réorganise le jardin en massifs à la française, avec un jet d'eau. Le jardinier ébahi lui donne un certificat et le nomme « jardinier en chef ». Et il se lance dans l'écriture de ses mémoires... mais des guêpes le piquent à mort.

31 – (0.32.22) Le roi annonce que celui qui guérira sa fille muette, la princesse Zaza, obtiendra sa main et sera roi. S'il échoue, il aura la tête tranchée. Pour les funérailles grandioses du jardinier, le jardinier en chef compose une superbe décoration florale qui subjugué le roi. Zaza semble sensible à sa beauté, mais le ministre de l'intérieur rabat sa voilette.

32 – (0.33.59) Invité par le roi, le garçon se rend dans la salle du trône, obtient une augmentation de salaire et des félicitations. Il annonce au roi qu'il se fait fort de guérir sa fille. Le ministre de l'intérieur ne semble pas d'accord.

33 – (0.35.26) Par une porte dérobée, il descend dans les sous-sols du château, où il retrouve le chef des archers. Ils décident d'espionner le jardinier.

34 – (0.36.15) Celui ci consulte sa raison sur le costume qu'il doit porter. Sur l'écran de Monsieur Raison, on voit défiler des costumes. Le garçon va voir Zaza, une rose à la main, suivi par les deux conspirateurs qui espionnent à travers les tableaux de la galerie.

35 – (0.37.32) Zaza est dans sa chambre rose, en train de broder. Le jardinier s'adresse à son miroir. Et sur ce miroir, on voit s'animer ce qu'il raconte : sa rencontre avec un menuisier et un tailleur. Le menuisier a sculpté une jeune fille, le tailleur l'a habillée et lui, il lui a appris à parler. Grosse dispute entre les trois hommes pour savoir qui peut prétendre à la main de la jeune fille.

36 – (0.39.05) Zaza parle enfin : elle dit que lui seul mérite d'être élu. Elle explique pourquoi elle ne parlait pas, évoque sa méfiance envers le ministre de l'intérieur. Devant qu'ils sont espionnés, elle s'enferme avec lui dans la pièce voisine. Quand ils en sortent, le ministre de l'intérieur remarque que Zaza s'est forcément dévêtue : son bas troué a changé de jambe... On apprend que le garçon s'appelle Louison.

37 – (0.42.40) Soudain, dans la tête de Louison, Monsieur Raison abandonne son clavier pour aller aux toilettes.

38 – (0.43.07) Louison va voir le roi et lui demande la main de sa fille. Colère du roi, qui se lance dans un violent duel avec lui en le traitant d'intrigant. Il sonne l'alarme. Le ministre de l'intérieur surgit, il accuse Louison d'imposture. Mais celui-ci ouvre la fenêtre et rappelle au roi sa promesse. Le roi fait un malaise.

39 – (0.46.47) De partout jaillissent des gardes, Louison est mis en prison. On le torture, on tente de le forcer à signer des aveux de trahison.

40 – (0.49.07) Monsieur Raison est sorti des toilettes : il voit son ordinateur en surchauffe, il tape sur son clavier...

41 – (0.49.34)... mais Louison, devenu une marionnette, signe tous les aveux qu'on lui impose.

42 – (0.50.08) Pendant ce temps, Zaza l'attend. Tandis que Louison est convoyé vers l'échafaud, Zaza, impatiente, se fâche et pleure. En ville, on vient de poser la tête de Louison sur le billot

43 – (0.51.36) C'est alors que Monsieur Chance surgit enfin. Il interpelle Monsieur Raison et entre dans la tête de Louison.

44 – (0.52.25) Monsieur Raison quitte le corps de Louison pour rendre chez Zaza et l'aider à réfléchir. Elle va trouver le roi, qui lui montre les aveux signés de Louison.



Séquence 35



Séquence 36



Séquence 39



Séquence 40



Séquence 42



Séquence 44



Séquence 45

45 – (0.53.45) Le bourreau soulève sa hache. Mais la Chance intervient : le manche se fend, la partie métallique s'envole et retombe sur le ministre de l'intérieur qu'elle coupe en deux. Le bourreau sort une épée : la lame s'envole également et retombe sur l'échafaud qui s'effondre.



Séquence 46

46 – (0.54.52) Grosse confusion dans la foule. Monsieur Chance enlève Louison sur la charrette du bourreau. Ils sont poursuivis par les gardes à moto.



Séquence 47

47 – (0.55.06) Monsieur Raison est toujours avec Zaza. Elle fait signer au roi des décrets nouveaux.

48 – (0.55.29) Alternance de scènes entre la poursuite dans les rues du royaume et Zaza dictant à son père ses changements pour le royaume : anoblissement de Louison, remise de tous les pouvoirs au nouveau couple royal...

49 – (0.57.05) Entrée fracassante dans le salon du roi de Louison, Monsieur Chance et un prêtre qu'ils ont intercepté dans les rues du royaume.



Séquence 48

50 – (0.57.19) Photos du mariage de Zaza avec Louison, portant encore ses liens de condamné. Puis quelques images du couple royal en pique-nique. Chacun porte sa couronne royale. Ils s'embrassent près du pont où tout a commencé. On voit le roi, devenu grand-père, pousser un landau. Le commentaire tire la morale du conte. Monsieur Raison traverse le pont tandis que Monsieur Chance joue de la guitare sur la rive. Le roi débouche une bouteille de champagne. Le bouchon monte dans les airs et atterrit sur la tombe du ministre de l'intérieur...

51 (0.58.27 à 1.02.37) Générique de fin, au son d'une chanson qui évoque le récit fait par Louison à Zaza pour lui faire retrouver la parole.



Séquence 49



Séquence 50

Analyse de séquence

Les deux courts métrages du programme se terminent par un « happy end » qui illustre de façon originale le traditionnel « *Ils se marièrent et eurent beaucoup d'enfants* » des contes de fée. Mais on élude complètement les scènes de mariages et de naissances, pour aller droit au but. L'action semble s'accélérer, comme pour conclure en beauté sur l'apothéose du petit chapeau à plume de geai (dans *Le Petit Chapeau à plume de geai*) et celle du jardinier devenu roi (dans *La Raison et la chance*). Déjà, dans le premier film, on a vu que les auteurs traitaient de la même façon expéditive le mariage de Thomassif avec la paysanne qui l'a sorti des marécages. Il entre dans sa maison et en ressort instantanément papa. Dans *La Raison et la chance*, le mariage royal est montré aussi rapidement par quelques photos (sur lesquelles le marié porte encore ses liens de condamné, ce qui dit bien la précipitation dans laquelle eut lieu la cérémonie), suivies aussitôt de l'image du vieux roi devenu grand-père.

La conclusion du *Petit Chapeau à plume*

de geai que nous analysons ci-dessous se fait en vingt-deux plans. Elle dure deux minutes exactement. Deux minutes incroyablement riches en actions et en émotions. En cheminant vers *l'Auberge de la jeunesse retrouvée*, Jean s'aperçoit qu'il allait passer à côté de la vraie vie. Il découvre la beauté du monde et s'émerveille : des arbres, des fruits, des fleurs... Le dessin mystérieux d'une toile d'araignée lui fait prendre conscience qu'un ordre règne : « *Tout avait un sens, tout avait un rythme ; tant de fierté, de modestie...* » dit le commentaire.

L'exaltation de Jean va aller *crescendo* puisque, entré dans l'auberge, il découvre une jolie fille (qu'il avait à peine remarquée lors de son premier passage) et décide de l'épouser. Sa vie bascule littéralement, comme le montre le plan 18 où, alors qu'il est pris d'une douce ivresse, le décor se met à tanguer. Et le coup de foudre pour la fille des aubergistes en fait instantanément une reine et donne lieu à la naissance de trois enfants.

Les dix dernières secondes nous font comprendre que la petite famille saura

transmettre le secret du bonheur en instaurant le culte du fameux chapeau à plume de geai... dont le symbole apparaît sur l'armoire du royaume.

La scène commence alors que Jean vient de quitter le château, salué par le laquais. Il s'est dirigé vers la campagne et a gravi une colline.

Plan 1 – 4 secondes (0.21'30 - 0.21'34)

Jean, coiffé du chapeau de son père, est cadré de dos en plan moyen. Il marche en contemplant le paysage et particulièrement les arbres qui bordent le chemin. La musique, qui était plutôt martiale au début de sa randonnée, devient élégiaque, pour mieux souligner le commentaire : « *Que de beauté tout à coup !* »

Plan 2 – 2 secondes (0.21'34 - 0.21'36)

Contre-plongée sur une branche d'arbre dans le ciel bleu. Un rayon de soleil éclaire une pomme.



Plan 1



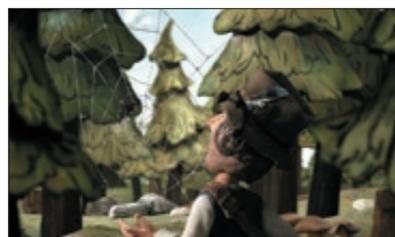
Plan 2



Plan 3



Plan 4



Plan 5



Plan 6



Plan 7



Plan 7



Plan 7

Plan 3 – 4 secondes (0.21'36 - 0.21'40)
Plan moyen sur Jean dans un champ de fleurs qui lui montent jusqu'à la taille.
« *Que de grâce autour de lui. Tant de beauté...* »

Plan 4 – 3 secondes (0.21'40 - 0.21'43)
Plan rapproché sur un papillon qui butine dans les marguerites.
« *Tant de perfection. Tout avait un sens...* »

Plan 5 – 3 secondes (0.21'43 - 0.21'46)
Plan rapproché sur Jean, cadré aux épaules entre deux arbres. Il semble fasciné par une toile d'araignée qui brille dans les branches.
« *Tout avait un rythme. Tant de fierté...* »

Plan 6 – 3 secondes (0.21'46 - 0.21'49)
Gros plan sur la toile et l'araignée qui tisse dans la lumière.
« *... et de modestie.* »

Plan 7 – 10 secondes (0.21'49 - 0.21'59)
Commentaire : « *Et Jean marcha jusqu'à l'auberge de la jeunesse retrouvée.* »
C'est le plan le plus long de la séquence avec deux recadrages. La façade de l'auberge est apparue en plan large, un mouvement de caméra avance jusqu'à cadrer la porte, il marque un temps d'arrêt et zoome vers le haut pour s'arrêter sur l'enseigne « *Auberge de la jeunesse retrouvée* »



Plan 8



Plan 11



Plan 14



Plan 14

Plan 8 – 5 secondes (0.21'59 - 0.22'04)
Intérieur de l'auberge. Jean, à nouveau de dos, en plan large, avance dans la pénombre, examinant les lieux, qu'il semble reconnaître avec plaisir.

Plan 9 – 9 secondes (0.22'04 - 0.22'13)
Le visage de Jean est en gros plan de profil, sur la gauche de l'image. Il voit au mur plusieurs photos : celle de son père en jeune prince, le jour où il a perdu son



Plan 9



Plan 12



Plan 10



Plan 13



Plan 15

chapeau ; celle du couple d'aubergistes au temps de leur jeunesse. Et deux autres cadres, cernés d'un crêpe noir qui indique qu'ils sont décédés. Une suite d'accords musicaux discrets soulignent son émotion.

Plan 10 – 3 secondes (0.22'13 - 0.22'16)
Gros plan sur la main de Jean, qui frappe trois fois sur des verres avec une cuillère.

Plan 11 – 9 secondes (0.22'16 - 0.22'25)
Le rideau de la cuisine s'ouvre et apparaît la jeune fille qu'il avait vu toute jeune lors de son premier passage. Zoom avant sur son visage souriant et ses grands yeux francs. La musique se fait tendre sur ce plan et le suivant. Visiblement, il se passe quelque chose entre les deux personnages.



Plan 16



Plan 17



Plan 18



Plan 22



Plan 19



Plan 19



Plan 20



Plan 22



Plan 22



Plan 21



Plan 21



Plan 21

Plan 12 – 7 secondes (0.22'25 - 0.22'32)
Gros plan sur Jean, le visage un peu marqué par l'âge. Il a reconnu la jeune serveuse. Il se décoiffe. Un médaillon lumineux dans lequel elle apparaît plus jeune, avec son petit nœud dans les cheveux, nous montre que Jean l'a reconnue.

Plan 13 – 7 secondes (0.22'32 - 0.22'39)
La musique redevient entraînant tan-

dis que le commentaire nous dit : « Là, il commanda une bière et ce fut une jolie fille qui la tira et la lui servit. »
Cadrée à la taille derrière le comptoir, la jeune fille tire une bière et quitte le champ par la gauche en tenant le bock dans sa main.

Détail technique : on voit distinctement que le liquide est un morceau de cellophane torsadé animé image par image.

Plan 14 – 9 secondes (0.22'39 - 0.22'48)
Plan général. Elle arrive par la droite vers Jean qui s'est assis, elle pause le bock sur la table. Zoom avant sur Jean tandis qu'elle disparaît du champ. Il boit, essuie d'un revers de main la mousse de ses lèvres et lève un bras pour renouveler la commande.

« Il en prit une deuxième... »

Plan 15 – 4 secondes (0.22'48 - 0.22'52)
«... ce fut une très belle fille qui la lui servit. »

La métamorphose de la jeune fille commence : elle semble soudain auréolée de lumière. Même jeu de scène que précédemment, avec sortie par la gauche, le bock de bière en main.

Plan 16 – 6 seconde - (0.22'52 - 0.22'58)
Elle pause le bock et quitte le champ. Jean boit en renversant la tête en arrière et pousse un gros soupir de satisfaction. Il lève la main à nouveau :
« Il en prit une troisième... »

Plan 17 – 4 secondes - (0.22'58 - 0.23'02)
«... et ce fut une déesse qui la lui servit. »
Le décor du bar derrière la serveuse disparaît en un fondu lumineux. On voit apparaître des colonnes de temple grec, comme pour la statuer dans une lumière bleutée.

Plan 18 – 8 secondes (0.23'02 - 0.23'10)
Jean, toujours assis, boit goulument en

faisant de grands gestes d'homme ivre. Le décor bascule et tangué à plusieurs reprises comme un bateau sur la mer.

« Il voulut en prendre une quatrième... »

Plan 19 – 4 secondes (0.23'10 - 0.23'14)
«... mais la raisonnable jeune fille l'en dissuada. »

La musique entraînant, qui suivait l'ébriété de Jean, cesse brusquement. La jeune fille devenue déesse aux yeux de Jean retrouve son aspect de serveuse : le décor lumineux disparaît en fondu enchaîné et redevient réaliste.

Plan 20 – 1 seconde (0.23'14 - 0.23'15)
« Alors, il l'épousa... »

Plan serré sur Jean, son bock de bière dans la main droite, son chapeau à plume sur la table. C'est le plan le plus bref de la séquence : une seconde, à peine le temps de dire le commentaire.

Plan 21 – 7 secondes (0.23'15 - 0.23'22)
Fondu enchaîné sur Jean dans la même posture que le plan précédent, mais dans

sa main un verre a remplacé le bock de bière. Il porte des habits royaux et sa couronne de roi, tout comme le jeune serveuse devenue reine. Zoom arrière découvrant devant eux une table avec trois garçons. A gauche, le laquais verse à boire au roi.
« Il la conduisit chez lui et ils eurent ensemble trois fils et ils demandèrent au chapelier de la cour... »

Plan 22 – 8 secondes (0.23'22 - 0.23'30)
«... de leur fabriquer trois petits chapeaux avec des plumes de geai. » Accords de musique triomphale sur un plan resserré montrant les trois enfants rieurs devant une table de pâtisseries. Tous trois lancent leur chapeau en l'air en criant un joyeux : « Hourrah ! »
On voit alors que le chapeau à plume de geai figure désormais sur l'armoire officielle du royaume, fixée au mur juste au dessus d'eux.

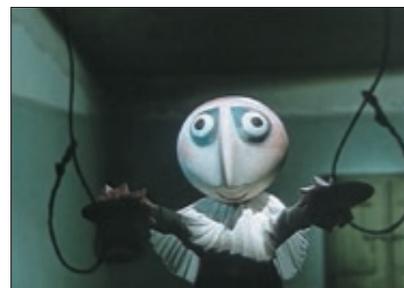
UNE IMAGE-RICOCHET

Dans *La Raison et la chance*, le malheureux Louison est emprisonné par le ministre de l'intérieur. Celui-ci le fait torturer, l'anesthésie et le transforme en une marionnette à fil, docile, manipulable à volonté, afin de lui faire signer les faux aveux dont il a besoin.

La scène évoque un chef-d'œuvre de l'animation tchèque, réalisé par Jri Trnka en 1965 : *La Main*. On y voyait un petit potier dont le seul désir était de modeler des pots de fleurs. Mais une main gantée de blanc finissait par le manipuler comme Louison, afin de l'obliger à sculpter le symbole du pouvoir en place : une main géante.

Courageusement, Trnka militait pour la liberté de l'artiste et dénonçait les abus du pouvoir stalinien. Trois ans plus tard, le 20 août 1968, les chars soviétiques entraient dans Prague...

La Main
Jri Trnka, 1965



D.R.



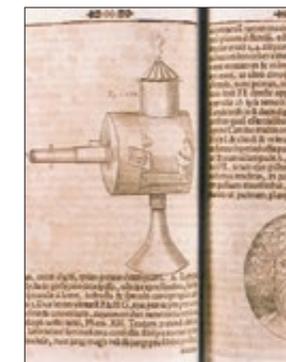
Promenades pédagogiques

Les lanternes magiques¹

Dans *Le Petit chapeau à plume de geai*, le roi et son fils Jean reçoivent un film qui relate l'expédition de Thomassif. Les auteurs s'amuse d'un anachronisme de plus, puisque le cinéma n'existait pas aux temps médiévaux. Pourtant, avec sa petite cheminée, l'appareil qu'ils utilisent pour le projeter évoque une invention qui remonte au XV^e siècle : la lanterne magique. Ce dispositif optique peut être considéré comme l'ancêtre du projecteur à diapositives. Il sert également aux premières expériences d'animation de dessins. Il se compose d'une source lumineuse, d'une lentille convergente et d'une ou plusieurs plaques de verre peintes. La lumière passe par la plaque de verre, puis par la lentille qui agrandit et projette l'image sur un drap blanc. Bien sûr, on ne connaissait pas encore l'électricité et on utilisait des bougies ou des lampes à huile (bien plus tard apparaîtront les ampoules électriques). Une cheminée était aménagée pour atténuer la chaleur et évacuer la fumée des bougies.

Les plaques de verre représentaient des scènes diverses : féeries, scènes de cour ou de la vie quotidienne puis, plus tard, des planches pédagogiques. Parfois, la plaque de verre pouvait

coulisser ou effectuer une rotation, si bien que l'image semblait bouger. On voyait ainsi un diable sortant d'une boîte, un bateau tanguer sur la mer ou une silhouette se mettre à danser.



Ci-contre : 1676, la première lanterne magique portable de Johan Kristof Sturm.

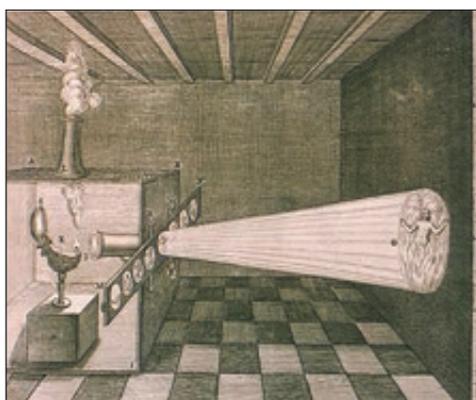
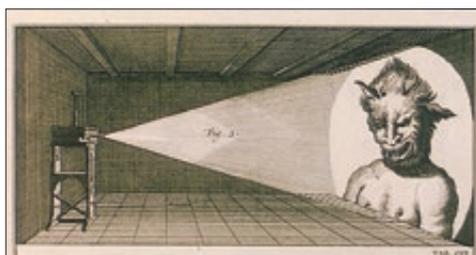
Ci-dessous : aquarelle originale vers 1690 par un scientifique hollandais anonyme.



D.R.



D.R.



De haut en bas : Collection de lanternes magiques / Projection de lanterne magique / Le première gravure montrant le principe de fonctionnement d'une lanterne magique en 1671, dans *Ars magna lucis et umbrae* d'Athanase Kircher.

On ignore qui a inventé la lanterne magique mais on situe ses origines au XV^e siècle grâce à un manuscrit de Giovanni da Fontana daté de 1420 et conservé à la bibliothèque nationale de Munich. Le premier ouvrage à la décrire avec précision fut *Ars magna lucis et umbrae*, du père Jésuite, Athanase Kircher, en 1671. De peur d'être accusé de sorcellerie, les chercheurs

se transmettaient leur savoir en langage codé : on a retrouvé un texte décrivant le fonctionnement de la lanterne magique dans une langue qui mêlait l'hébreu, le grec, le syrien, l'allemand et le latin !

Le principe de base fut amélioré par le physicien danois Thomas Walgenstein, puis commercialisé. Des colporteurs, accompagnés d'un joueur de vielle, parcouraient les campagnes et organisaient des spectacles itinérants qui furent très prisés au XVIII^e siècle.

Au lendemain de la révolution de 1789, un certain Etienne Gaspard Robert, dit Robertson, fit courir tout Paris au couvent des Capucines avec ses projections de « fantasmagories », un spectacle teinté d'ésotérisme qui effrayait délicieusement le public. Au XIX^e siècle, la lanterne magique connut sa grande vogue en pénétrant dans les salons mondains.

L'artiste qui fit franchir à la lanterne magique un pas décisif fut Emile Reynaud, chercheur français hyperdoué, créateur d'un Théâtre optique, qui fit de lui le père du « dessin animé pré-cinématographique ». En 1892, au Musée Grévin à Paris, il organisa ses premières « Pantomimes lumineuses » qui, en quelques années, attirèrent plus de cinq-cent-mille parisiens. C'était trois ans avant la naissance du Cinématographe des Frères Lumière, que Reynaud avait génialement anticipé.

L'animation de marionnettes : de la tradition aux perfectionnements du numérique

On a vu (dans *Autour du film*) que les premiers films de marionnettes datent des débuts du cinéma d'animation avec Emile Cohl (*Le Tout petit Faust*, 1910) et que le genre fut porté à la perfection en Europe de l'est par un immense artiste Tchèque, Jri Trnka.

Un peu oubliée en Europe, la marionnette resurgit soudain dans les années 1990 avec deux personnages qui connaissent un succès mondial : Wallace et Gromit. D'abord entièrement conçu en pâte à modeler par deux anglais géniaux, Nick Park et Peter Lord, ce duo fit la renommée du studio Aardman. Trois oscars successifs leur furent décernés et deux longs métrages furent entrepris, co-produits par le studio américain Dreamworks (*Chicken run*, 2000 et *Wallace et Gromit et Le Mystère du lapin garou*, 2005).

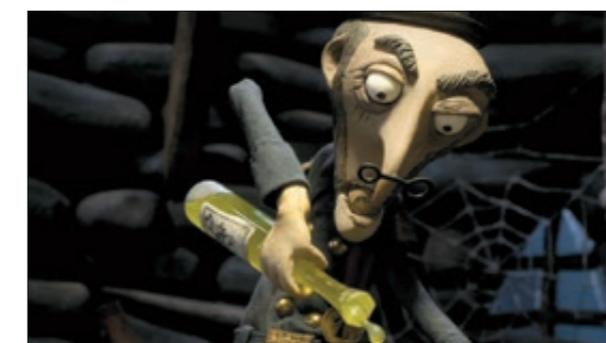
Depuis, le film de marionnettes est revenu à la mode avec les chef-d'œuvre de Tim Burton (*L'Étrange Noël de Monsieur Jack*, 1993, *Les Noces funèbres* de Tim Burton, 2005) mais aussi avec des œuvres moins connues comme le superbe *Mary et Max*, de l'Australien Adam Elliot (2009)

Côté technique, entre Jri Trnka et Tim Burton, les choses ont évolué : les ordinateurs, apparus dans les années 80, allaient vite s'avérer de précieux alliés pour les animateurs. Au temps de la pellicule argentique, les caméras étaient lourdes ; on évitait le plus possible les mouvements d'appareil, trop difficiles à gérer, pour se concentrer sur la seule gestuelle des figurines. Avec la programmation d'une caméra montée sur rails, les travellings devenaient faciles, le déplacement de l'appareil (ou le changement d'optique du zoom) se faisant automatiquement. Ce qui explique, par exemple, la frénésie de la mise en scène au début de *L'Étrange Noël de Monsieur Jack* : tout bouge, la caméra semble naviguer sur le décor... Au temps de la pellicule argentique, les surimpressions étaient délicates et parfois visibles à l'œil nu ; le numérique, soudain, permettait de superposer jusqu'à cent couches d'images. On anime donc souvent les personnages devant un fond bleu ouvert (couleurs faciles à gommer en numérique). Et on superpose l'image du décor dans un deuxième temps. Le fait de pouvoir visionner instantanément une séquence changea beaucoup la vie des animateurs (avant, on devait attendre plusieurs jours que le film revienne du laboratoire de développement pour voir ce qu'on avait animé !)

Dans *Le Petit Chapeau à plume de geai*, les auteurs ont travaillé « à l'ancienne », avec de vraies marionnettes. Mais, pour certains éléments impossibles à animer manuellement (la brume, la fumée de la mobylette de Jean), ils ont incrusté de l'image réelle. Il a toujours été impossible d'animer un liquide qui coule, image par image. Dans les premiers Wallace et Gromit, le thé qui coulait de leur tasse était en fait un morceau de papier cellophane torsadé, transparent et coloré, qu'on tirait millimètre par millimètre. À la projection, on avait l'impression de voir du liquide. La flaque d'eau dans laquelle Jean met le pied, l'eau qui coule pour le bain de Louison ou la boisson verte qu'on le force à absorber sont aussi en papier cellophane.

Mais pour certains plans (la fontaine que trouve Monsieur Raison dans l'esprit de Zaza, la rivière qui coule sous le pont où se disputent la raison et la chance) on incruste des ruissellements plus réalistes, animés en image de synthèse.

Dans *A close shave* (*Rasé de près*), Wallace et Gromit devenus laveurs de carreaux projetaient de la mousse de savon sur les vitres. Elle était entièrement faite de minuscules billes de verre reliées par de la colle transparente. L'animateur pouvait ainsi gérer la moindre coulure de savon, image par image.



Dernier élément délicat à contrôler quand on anime un personnage : le tissu. On voit très bien le foulard de Jean voler au vent quand il file sur sa mobylette. L'astuce est un « truc » emprunté à Trnka quand il animait des chevaliers dont la cape flottait : il glissait de fines plaques de plomb malléable dans la doublure des costumes et pouvait ainsi les modeler à sa guise. Dans ses fameuses *Noces funèbres*, Tim Burton a réussi une de ses plus subtiles animations, celle du très vapoureux voile de la mariée. Il a fait glisser dans la soie d'invisibles morceaux de fil de fer qui permettaient de contrôler les mouvements. Le reste est une question de talent, voire de génie, celui de l'animateur chargé de faire prendre vie à ces éléments qui, au moment où on enregistre une image, sont totalement immobiles !

Les anachronismes au cinéma

Bien que l'action se situe dans un royaume du passé, les auteurs des deux films qui composent le programme ont volontairement mélangé les époques et multiplié les gadgets contemporains (antennes paraboliques, voitures de courses etc.). On parle alors d'« anachronisme » (du grec *ana* : « en arrière » et *khronos* : « le temps »). De nombreux cinéastes ont misé sur l'anachronisme, comme effet comique. Dans le premier long métrage de marionnettes animées (un chef-d'œuvre qu'il faut faire découvrir aux étudiants de tous âges : *Le Roman de Renard*, 1940) Ladislav Starevitch montre le conflit

qui oppose les animaux du fabliau médiéval commenté au micro par un singe devenu animateur de radio.

Dans *Les Pierrafeu* (*The Flintstones*), une série animée américaine des années 1960, les personnages vivent à l'âge de la pierre dans une ville nommée Caillouville. Les auteurs se sont amusés à les faire évoluer dans une société qui évoque celle des États-Unis du XX^e siècle : tous leurs outils (aspirateur, caméra, téléphone, voiture) viennent du monde moderne, mais ils sont taillés dans la pierre ou le bois. La bande sonore use également de tous les jeux de mots suggérant la pierre : Cary Grant devient Cary « Granite » et Tony Curtis, « Stony » Curtis (stone = pierre)...

Dans *François 1er*, de Christian Jaque (1937), Fernandel incarne un régisseur de théâtre qui, hypnotisé par un confrère, se réveille au XVI^e siècle dans la cour du roi François Premier. Comme il a emporté avec lui un dictionnaire Larousse, il peut renseigner tous les personnages sur leur avenir. Or Pierre Larousse, auteur et éditeur du célèbre dictionnaire, est né en 1817 !

Dans *Les Visiteurs*, de Jean-Marie Poiré (1993), un noble et son écuyer venus du douzième siècle voyagent dans le temps et atterrissent dans la France moderne. Le dialoguiste tire un maximum d'effets comiques de leur vocabulaire, totalement décalé par rapport à celui parlé dans le milieu snob où ils évoluent.

Dans *Marie Antoinette* (2006), la réalisatrice Sofia Coppola actualise le drame vécu par son héroïne en utilisant de la musique rock. Dans une scène où la reine choisit des chaussures, on voit même une paire de basket de la marque Converse ! Tout cela est voulu. Il arrive aussi que l'anachronisme soit involontaire. C'est alors une faute professionnelle. Toujours dans *Marie Antoinette*, Sofia Coppola fait une erreur en montrant un chef d'orchestre diriger en tenant une baguette, accessoire qui n'est apparu qu'au XIX^e siècle. C'est un ami de Beethoven, Louis Sphor, qui en a introduit l'usage le 10 avril 1820 à la Royal Philharmonic Society de Londres.

De nombreux sites internet inventorient les anachronismes les plus flagrants au cinéma. On en citera un dans un film au succès mondial : dans *Les Aventuriers de l'Arche perdue*, de Steven Spielberg, un personnage utilise un bazooka (arme inventée en 1941) alors que l'action se passe en 1936 !

Remonter le temps

Dans *Le Petit chapeau à plume de geai*, le roi veut retrouver l'énergie et la curiosité qui faisaient sa joie de vivre autrefois. Quand Jean découvre l'endroit où a été oublié son chapeau, *L'Auberge de la jeunesse perdue* est rebaptisée *Auberge de la jeunesse retrouvée*. Et quand à son tour il découvre les vertus du fameux chapeau, il voit défiler son passé et prend la même décision que son père : abdiquer. À chaque fois, on passe du présent au passé, et ce thème du voyage dans le temps (vers le passé ou vers le futur) a inspiré énormément d'artistes, dans le roman comme au cinéma.

La Machine à explorer le temps, de George Pal (1960) célèbre adaptation du roman de H. G. Wells, est un classique du genre, qui a connu plusieurs « remakes ». On y suit un scientifique de l'époque victorienne qui, au cours d'une exploration dans le futur, voit sa machine volée par un peuple souterrain et cannibale. Comment va-t-il regagner son époque ?

Dans la série de films à succès *Retour vers le futur*, Marty, le jeune héros ne cesse de faire des aller-retour dans le temps pour corriger le passé et anticiper l'avenir...

Dans *Un jour sans fin*, de Harold Ramis (1993), le héros est condamné à revivre indéfiniment la même journée. Pour lui, le temps semble s'être arrêté pour toujours...

Dans *C'est arrivé demain*, de René Clair (1944), un journaliste new yorkais reçoit chaque jour un journal contenant les nouvelles du lendemain. Un jour il y trouve son nom dans la rubrique nécrologique...

La Vie est belle, de Franck Capra (1946) montre une situation inédite : le héros reste au présent mais il voit ce que serait le monde s'il n'était pas né. Et c'est la séquence la plus émouvante du film.

On pourra également aborder avec les élèves le thème délicat du « paradoxe temporel ». Dans *Les Maîtres du temps*, de René Laloux (1982), on découvre que le jeune héros perdu sur une planète et le vieux flibustier parti à sa recherche ne sont qu'une seule et même personne à des âges différents.

¹ La Cinémathèque française, 51 rue de Bercy (Paris 12^{ème}) possède une des plus intéressantes collections de plaques de lanternes magiques datées du XVIII^e siècle aux années 1920.

Liens internet

Deux sites sur Vlasta Pospisilova, auteur du *Petit chapeau à plume de geai* :

<http://www.imdb.com/name/nm0692770/>

http://mubi.com/cast_members/108439

Sur Jan Werich et les contes *Fimfarum*

<http://www.radio.cz/fr/rubrique/faits/le-monde-de-werich-et-fimfarum-a-la-mairie-de-la-nouvelle-ville-de-prague>

<http://www.radio.cz/fr/rubrique/faits/distribution-a-grande-echelle-de-fimfarum-iii-en-france>



Les enfants de cinéma



Créée par la volonté d'un groupe de professionnels du cinéma et de l'éducation, l'association *Les enfants de cinéma* naît au printemps 1994. Elle est porteuse du projet d'éducation artistique au cinéma destiné au jeune public

scolaire et à ses enseignants, *École et cinéma*, aujourd'hui premier dispositif d'éducation artistique de France.

Très vite le projet est adopté et financé par le ministère de la Culture (CNC) et le ministère de l'Éducation nationale (Dgescs & SCEREN-CNDP), qui confient son développement, sa mise en œuvre, son suivi et son évaluation à l'association. Celle-ci est aussi chargée d'une mission permanente de réflexion et de recherche sur le cinéma et le jeune public, ainsi que d'un programme d'édition pédagogique à destination des élèves et des enseignants (*Cahiers de notes sur...*, cartes postales).

L'association nationale coordonne l'ensemble du dispositif *École et cinéma*, elle est aussi une structure ressource dans les domaines de la pédagogie et du cinéma.

Elle développe un site internet, sur lequel le lecteur du présent ouvrage pourra notamment retrouver un dossier numérique sur chaque film avec : l'extrait du film correspondant à l'analyse de séquence, le point de vue illustré, une bibliographie enrichie, des photogrammes et l'affiche en téléchargement. Un blog national de mutualisation d'expériences autour d'*École et cinéma* est également mis en œuvre par *Les enfants de cinéma*.

Il est possible de soutenir *Les enfants de cinéma* et d'adhérer à l'association.

La liste des titres déjà parus dans la collection des *Cahiers de notes sur...* peut être consultée sur le site internet de l'association.

Pour toute information complémentaire :

Les enfants de cinéma

36 rue Godefroy Cavaignac, 75011 Paris

Tel. 01 40 29 09 99 – info@enfants-de-cinema.com

Site internet : www.enfants-de-cinema.com

Blog national : <http://ecoleetcinemanational.com>

Cahier de notes sur...

Édité dans le cadre du dispositif *École et cinéma*, par l'association *Les enfants de cinéma*

Rédaction en chef : Eugène Andréanszky.

Mise en page : Thomas Jungblut.

Photogrammes : Laboratoire Pro Image Service.

Repérages : Les enfants de cinéma.

Impression : Raymond Vervinck.

Directeur de la publication : Eugène Andréanszky.

Secrétaire de rédaction : Delphine Lizot.

Ce *Cahier de notes sur...* *Un transport en commun* a été édité dans le cadre du dispositif *École et cinéma* initié par le Centre national du cinéma et de l'image animée, ministère de la Culture et de la Communication, et la Direction générale de l'Enseignement scolaire, le SCÉRÉN-CNDP, ministère de l'Éducation nationale.

© *Les enfants de cinéma*, janvier 2014

Les textes et les documents publiés dans ce *Cahier de notes sur...* ne peuvent être reproduits sans l'autorisation de l'éditeur.

Le code de la propriété intellectuelle interdit expressément la photocopie à usage collectif sans autorisation des ayants droit.

ISBN / ISSN 1631-5847 / *Les enfants de cinéma*

36 rue Godefroy Cavaignac – 75011 Paris.